

# Libération et aliénation de l'homme

**J**E ne cacherais pas que j'avais un peu hésité à donner mon acceptation, mais je connais la Fédération depuis longtemps et je me suis rappelé le temps où j'étais ce que l'on appelait Directeur des Œuvres à Lyon et où il m'arrivait d'assurer ce qu'on appelait, en octobre, la Journée des cadres. J'ai donc eu l'impression que vous m'invitez à l'échelon national à en faire autant, et l'amitié que je porte à ceux qui m'entourent, a entraîné mon adhésion.

Mais, je ne vous cacherais pas que j'ai bien conscience du caractère très redoutable de ce qui m'est demandé. Libération et Aliénation de l'homme... Je vais être obligé de faire appel à la philosophie, à l'histoire, à la théologie et cela après déjeuner (rires) et au moment où probablement un certain nombre d'entre vous seront tentés de récupérer le sommeil de la nuit précédente passée dans le train. Je vous demanderai donc votre indulgence. Je comprends bien, par ailleurs, que ce qui vous intéresse c'est de vous demander dans quelle mesure le sport, le gymnastique, la danse, la musique peuvent être sources d'aliénation ou facteurs de libération. Ce sont vos préoccupations, je sais que vous les avez exprimées ce matin et je n'oublie pas que vous avez dans l'esprit et dans le cœur, actuellement, tous ceux et toutes celles qui s'adonnent à ces diverses activités ou à ces diverses formes d'expression dans vos sociétés et que vous aurez aussi le souci de tous ceux qui n'ont pas encore découvert tout cela autour de vous... Je me réjouis que vous ayez demain la chance d'entendre l'exposé, le témoignage de Louis Leprince-Ringuet.

En ce qui me concerne, vous m'avez demandé quelques réflexions sur « Libération et Aliénation de l'Homme ». En réfléchissant sur ce titre, j'ai évidemment fait le rapprochement avec le travail qui se poursuit actuellement dans l'église, en France, depuis la session pastorale de 1971 sur « Libération des Hommes et Salut en Jésus-Christ ». Si la référence à Jésus-Christ ne figure pas dans le titre de l'exposé qui m'a été demandé, la référence de la Fédération et le choix des évêques pour traiter ce sujet m'indiquait très nettement que vous souhaitez que je puisse aborder cette question à la lumière de la foi. Je vous proposerai donc, dans ce premier temps de notre travail ensemble, puisque tout à l'heure vous aurez la parole, une réflexion en trois étapes :

- Je voudrais m'interroger tout d'abord avec vous rapidement sur les raisons qui conduisent nos contemporains à utiliser ce vocabulaire, aliénation, libération.
- dans un deuxième temps, j'essaierai de voir avec vous quelle est la signification de la libération humaine.
- et, dans un troisième temps, j'essaierai d'envisager ces tâches de libération que l'on entreprend dans l'histoire, à la lumière de la foi.

## UN PEU DE VOCABULAIRE

Donc, dans un premier temps, je pose la question : pourquoi est-ce que, à l'heure actuelle, on parle en différents domaines d'aliénation, de libération, pourquoi utilise-t-on ce vocabulaire ?

Deux remarques tout d'abord :

- Je constate que les mots sont des mots en « ion », et ce qui me frappe beaucoup, moi personnellement, c'est que depuis un siècle et demi, on a surtout, au départ, utilisé des mots en « é », puis en « isme », puis actuellement, en « ion », et ceci est vrai en beaucoup de domaines. A l'heure actuelle, ce sont ces mots que l'on utilise : urbanisation, industrialisation, sécularisation, laïcisation... Les mots en « ion », en général, évoquent des mouvements qui sont en train de se faire, des phénomènes en devenir, alors que les mots en « é » indiquent en général des valeurs, et en « isme » des doctrines ou des idéologies. On a ainsi parlé de laïcité, qui est une valeur : la reconnaissance de l'incompétence de l'état en matière religieuse et de l'église en matière politique, le respect de l'autonomie des pouvoirs politiques et religieux. C'est un mot en « é », une valeur pour laquelle il y eut des luttes et qui a fini par s'incarner dans l'histoire. Puis, vint le laïcisme, qui est une certaine conception de la laïcité, et la laïcisation, un mouvement par lequel un certain nombre de choses qui autrefois avaient été assumées par

l'église, ont été prises en charge par la société, et par l'état.

De la même manière, je pense à une autre série de termes où je trouve les mêmes choses : on a



par Mgr MATAGRÍN  
Evêque de Grenoble

parlé de sécularisation, sécularité, sécularisme. La sécularité, c'est un mot un peu ardu, mais assez facile à comprendre. Le siècle, c'est le temps dans lequel on vit. Qu'est-ce que c'est que la sécularité ? C'est le fait que les hommes sont engagés dans le temps, qu'ils vivent dans l'histoire. Le sécularisme, est une idéologie qui tendrait à dire que toute la vocation de l'homme, c'est dans le temps, dans l'histoire. C'est aménager la planète ou peut-être, après (si comme le disent Jean Rostand et un certain nombre de biologistes, un jour la terre n'est plus vivable) émigrer sur une autre planète, mais de toutes façons, le sécularisme, c'est une idéologie, une doctrine qui enferme l'homme dans sa vocation terrestre. Et puis, la sécularisation, c'est un mouvement qui se traduit dans l'histoire par le fait que tout ce qui concerne l'organisation de la vie terrestre, la vie politique, l'éducation, le sport, ont été pris en charge par la société.

## LE MOUVEMENT

Je voulais faire cette remarque au point de départ, car il me semble que parler d'aliénation, de libération, c'est mettre l'accent sur un mouvement qui est en train de se faire. Il est certain que, pendant la révolution française, on a parlé de liberté. Au siècle dernier, encore maintenant, on parle beaucoup de libéralisme (c'est une idéologie, une doctrine) et nous, nous parlons ici de libération, qui est un phénomène.

J'essaierai de réfléchir tout à l'heure sur la signification de ce changement de vocabulaire, mais avant d'aller plus loin, comme très souvent bien des discussions viennent de ce qu'on ne s'entend pas au point de départ sur le sens qu'on donne aux mots, je voudrais dire qu'aujourd'hui, quand je parlerai de libération, j'en parlerai au sens usuel, c'est-à-dire l'effort entrepris par un groupe social et par un peuple pour se libérer des contraintes qui pèsent sur lui, qui l'empêchent d'être libre, et donc d'être lui-même. On parle d'un mouvement de libération de la femme, d'un mouvement de libération dans les pays opprimés : tel qu'il est utilisé aujourd'hui, il a une résonance politique. Il s'agit du combat que mènent des groupes sociaux ou des peuples, en vue de réaliser une transformation profonde de structures politiques, économiques et sociales et d'instaurer un régime qui soit plus favorable à l'épanouissement des personnes, des groupes et des peuples, et les libère.

Quand on parle d'aliénation, aujourd'hui, on vise la situation d'un homme, d'un groupe social ou d'un peuple qui est étranger à lui-même. Le terme d'aliénation vient du latin alienus (étranger), parce qu'il est étranger à lui-même, parce qu'il est dominé par un autre, par un étranger qui l'empêche précisément d'être lui-même. On qualifie cette situation d'aliénation ou par toute une série de mots qui sont voisins : esclavage, servitude, oppression, domination, exploitation, asservissement. Voilà une première remarque, qui est simplement de vocabulaire.

(suite page 11)

# Libération et aliénation de l'homme

(suite de la première page)

## AU DELA DE LA QUILLE

La deuxième, c'est que l'utilisation de ces mots est relativement récente en ce sens-là, dans la nation comme dans l'église. Pour m'en tenir au vocabulaire usuel en France, le terme de libération ne figure pas dans le vocabulaire de philosophie de Lalande édité en 1960, et qui sert de référence pour les philosophes. Le fait est curieux. J'ai consulté le grand Littré : il attribue à libération deux sens : un sens juridique (libération d'une dette) et puis un sens militaire (la fin du service militaire, ce que tous les bidasses de France, de Navarre et d'ailleurs appellent la quille).

Les deux dictionnaires que je viens d'évoquer, l'un littéraire et l'autre philosophique, utilisent d'autre part le terme d'aliénation au sens juridique. On parle d'aliénation quand on vend un bien, cession d'un bien à une autre personne (c'est un sens que récuse d'ailleurs les médecins), pour désigner une maladie mentale : avant les hôpitaux psychiatriques, on avait ce que l'on appelait les asiles d'aliénés). Par ailleurs, je constate que le dictionnaire économique-social de Thomas Zuder, paru en 1961, au terme d'aliénation renvoie à « Marxisme » et au terme de libération parle de libération des échanges. Ce n'est que dans les vocabulaires de science

sociale plus récents, par exemple celui publié en 1966 par Alain Biraud que j'ai trouvé le terme d'aliénation, au sens où je viens de l'utiliser en montrant comment il trouve son origine chez le philosophe allemand du début du XIX<sup>e</sup> siècle, Hegel et chez Karl Marx. Dans le colloque récent qui a eu lieu à l'université de Strasbourg, M. Marcel Berne, professeur de sciences politiques à Paris remarquait que le terme de libération au sens où nous l'utilisons actuellement n'a pratiquement pas été utilisé dans ce sens-là dans le vocabulaire politique jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. En revanche, on utilise abondamment au XVIII<sup>e</sup>, au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècle, le terme de liberté et il me paraît nécessaire de voir comment on est passé de l'utilisation du terme de liberté à l'utilisation du terme de libération.

Au XVIII<sup>e</sup>, au XIX<sup>e</sup> siècle et encore maintenant, bien sûr, on parle beaucoup de liberté. Non, je n'ai pas du tout, rassurez-vous, l'intention de vous faire un topo sur la liberté, mais je me bornerai tout de même, pour que nous avançons sur un terrain commun, à rappeler qu'au départ, l'homme libre, c'est celui qui n'est pas esclave ni prisonnier. Etre libre, c'est faire ce que l'on veut. A partir de cette situation de l'homme libre qui fait ce qu'il veut, le terme de liberté peut être utilisé dans trois directions différentes :

— c'est la liberté physique, la

possibilité d'aller où l'on veut, qui cessera pour moi si mon voisin me bloque ou si je suis pris d'un infarctus.

— c'est la liberté politique, c'est l'usage des libertés. On parle plutôt des libertés politiques, la liberté de circuler, la liberté d'expression, la liberté de pensée, la liberté d'opinions, la liberté d'association, la liberté de la presse. Ce sont des libertés de droit reconnues aux citoyens par la loi dans la société.

— c'est la liberté intérieure, et on peut l'envisager de deux points de vue : d'un point de vue purement psychologique, c'est le pouvoir que chacun d'entre nous a parce qu'il est homme, de choisir (quand vous m'avez invité, Madame, je pouvais dire non) de la même manière que chacun et chacune d'entre nous, avait la possibilité de choisir d'entrer ou non à la Fédération, d'essayer ou non dans telle ou telle société ou dans telle ou telle activité.

La liberté de choisir, qui est la liberté psychologique, est au service d'une liberté plus profonde : la liberté morale qui est le pouvoir que nous avons de nous réaliser, de nous accomplir, et chacun d'entre nous le sait bien. C'est là un choix qui engage. Je ne parle pas de choisir si on prend le trottoir de droite ou le trottoir de gauche, ou pour moi de choisir si je venais hier soir par tel train, ou ce matin par l'avion qui m'aurait permis d'être à Nice actuellement, étant donné le brouillard ; ce pouvoir n'engage pas toujours notre être profond.

## LIBERTÉ, LIBERTÉ CHÈRE

Je parle de celui qui engage en définitive l'idée que nous nous faisons de nous-même et dans les actes les plus importants que nous posons. La liberté, c'est cette liberté morale, le pouvoir que nous est donné de choisir d'être au service d'un pouvoir d'accomplissement, d'achèvement. On confond souvent les différents types de liberté... Je voudrais seulement noter la place très grande qu'a revêtu la liberté dans la révolution française et dans l'avènement des démocraties contemporaines. Au fronton de toutes nos mairies et de nos hôtels de ville, la liberté est la première des valeurs de la société démocratique qui est inscrite : Liberté, Égalité, Fraternité. La liberté est la clé de voûte du libéralisme démocratique et des régimes issus de la révolution française tout particulièrement dans la civilisation occidentale. Le phénomène de cet humanisme dit libéral, c'est ce que j'appellerai l'individu universel. À l'origine, il y a l'information de la valeur de l'individu et de la raison : l'homme peut se connaître et il est capable de faire des actes raisonnables. Il est capable, par exemple, de saisir le sens d'une discipline ou d'une loi qui s'impose à lui. L'humanisme libéral met l'accent sur la dignité de la conscience morale et c'est l'une des valeurs de cet humanisme libéral de la civilisation occidentale que d'avoir affirmé cette valeur de conscience qui fait que l'on est arrivé à reconnaître la liberté de conscience et l'impossibilité d'imposer à qui que ce soit par viol, par pression, une adhésion qui ne peut être qu'intérieure. C'est aussi l'information de la grandeur de la liberté dans la construction de la société.

L'individu raisonnable, chacun d'entre nous et chacune d'entre nous sait bien cela, est quelqu'un qui est capable de découvrir par lui-même la vérité avec un grand « V », le bien, la justice, et cet individu raisonnable peut déterminer en toutes occasions de quelle manière doivent s'incarner au mieux ces valeurs absolues. L'axe de ce monde libéral, c'est la liberté. Sur le plan politique, le but de l'état, c'est de favoriser l'épanouissement des libertés individuelles. L'état a bien sûr à faire régner l'ordre public, mais il n'y a pas de contradiction entre ce que fait l'état pour cela et cette reconnaissance pour faire régner la liberté dans la mesure où ceux qui élaborent les lois et ceux qui disposent du pouvoir sont des élus qui représentent la volonté générale.

Sur le plan de la démocratie libérale, on pencherait davantage en général du côté du libéralisme économique au moins en ce sens que l'on pense que la société doit être construite sur la libre entreprise, sur un large secteur de libre entreprise, dans une exploitation agricole, artisanale, commerciale, industrielle, et que la révolution doit s'opérer par la loi du marché. On croit, sur ce point très précis, que là encore, dans le domaine économique il est possible à la raison de chacun de concourir à construire un ordre qui garantisse la liberté de tous. Aujourd'hui, de cette reconnaissance de la liberté, c'est le progrès, le progrès matériel par la production des richesses, le progrès moral par

la diffusion de l'instruction et le progrès social par l'incarnation peu à peu, dans l'histoire, de valeurs de justice, d'égalité, de fraternité. Voilà une certaine conception de l'univers où tout repose sur la liberté.

On ne parle pas de libération ! Or, cette conception de la liberté est rigoureusement contestée au XIX<sup>e</sup> siècle et puis, les idées cheminent et cela expliquera davantage, dans les dernières dizaines d'années cette conception de la liberté de l'individu raisonnable, contestée de différents côtés par Karl Marx, par Nietzsche, et par Freud.

(A suivre.)

(Suite du dernier numéro)

## LE MARXISME

Je vais évoquer un peu plus longtemps la contestation d'origine Marxiste, en pensant que le terme d'aliénation, ainsi que je le disais tout à l'heure, nous renvoie obligatoirement à ce que Marx en dit. Marx reproche aux démocraties libérales une triple erreur :

— la première, c'est sa conception de l'homme; la conception libérale part de l'idée que l'homme est un esprit, qu'il réfléchit, alors que, en réalité, l'homme est d'abord un corps doté de besoins matériels, non pas, comme le disait Descartes « je pense, donc je suis », mais bien plutôt « j'ai faim, donc je suis ». C'est pourquoi la caractéristique essentielle de l'homme pour Marx n'est pas la pensée, mais le travail qui l'engage dans un combat avec l'univers pour arracher ce dont il a besoin pour vivre.

— deuxième erreur : la conception de la société. La conception libérale de la société demeure une conception abstraite. Elle se borne à proclamer des valeurs inscrites au fronton des édifices, sans pouvoir les incarner. Les marxistes reprochent aux démocraties libérales d'être des démocraties formelles et non pas des démocraties réelles. Pour Marx, avant d'être politique, c'est-à-dire le lieu où des individus raisonnables se rencontrent, élaborent des lois et, en les respectant, assurent l'ordre public), la société est une société économique. Avant d'être des citoyens, les hommes sont des travailleurs, ils sont engagés dans le travail et ce qui est le premier, aux yeux de Marx, ce n'est pas l'affirmation de valeurs par la loi, ce sont les rapports de production nous par des hommes dans la vie de travail. On y est, dit-il, de la liberté. La division du travail, l'appropriation individuelle des instruments collectifs de production provoquent une situation socio-humaine, à ses yeux, où l'homme est aliéné.

Voilà l'origine du terme d'aliénation : il faut, quand nous utilisons, savoir d'où il vient. Pour Marx, les hommes sont aliénés dans la société capitaliste, qu'il critique. Le travailleur est aliéné dans la mesure où son temps de travail, sa force de travail, ne lui appartient plus, mais appartient à un autre qui lui donne un salaire et qui, le faisant travailler au-delà de ce qui correspond à son salaire, a une vie plus belle. Il est aliéné par rapport aux marchandises qu'il produit, car il ne peut pas en disposer, et l'apporteur de travail, l'apporteur de capital n'est pas moins aliéné dans la mesure où l'apporteur type, le capitaliste, vit dans une richesse, de l'argent, un capital qui lui demeure extérieur, lui demeure étranger.

Ainsi, aux yeux de Marx, la société produit un monde de marchandises, de capital, d'argent qui écrase les hommes, est facteur d'aliénation aussi bien des apporteurs de travail que des apporteurs de capital, dans cette société dominée par l'argent. De cette aliénation économique découle, aux yeux de Marx toujours (c'est l'analyse, que je crois loyale, de la pensée de Marx) une aliénation sociale, la division de la société en classes différentes et particulièrement en bourgeoisie et prolétariat.

Et de cette aliénation économique et sociale découle une aliénation politique où l'Etat qui prétend être le défenseur de droit de tous, en définitive, est un instrument aux mains de la classe possédante. Le droit est fait pour légitimer la situation existante, la morale est faite pour légitimer le régime, la religion elle-même est faite pour légitimer tout cet ensemble.

Donc, Marx reproche à la conception libérale de la société d'être trop abstraite, de ne pas tenir compte suffisamment de ce qui se passe dans la réalité quotidienne de la vie économique. Enfin, il reproche à la société libérale sa conception de l'histoire. Le libéralisme croit aux progrès et le libéralisme, les démocraties libérales croient que le progrès n'est possible que par un progrès

du droit, par un progrès de la législation, par un progrès des institutions sur un plan national et sur un plan international. On peut petit à petit affranchir les hommes de ce que les opprime, incarner des valeurs de paix, de fraternité ou de justice. Marx, lui, n'accepte pas cette conception qu'il considère comme idyllique.

Et de fait, c'est dans les rapports économiques que la société s'engendre et c'est à ce niveau-là qu'il faut chercher le ressort du progrès et le ressort du progrès, ce n'est pas la force de la loi, ce n'est pas la vigueur de la raison, c'est la lutte, c'est le combat, le combat que le prolétariat qui a conscience d'être totalement aliéné mène parce qu'il trouve dans son aliénation une capacité de révolte qui fait qu'il s'engage dans un combat qui doit amener une révolution qui permettrait à l'humanité d'être totalement libérée.

C'est la lutte des classes qui, à ses yeux, est source de progrès et la révolution permettrait aux hommes acceptant la discipline du travail et de la lutte des classes de passer de l'ère de la nécessité, qui est la situation actuelle, à l'ère de la liberté. Cette dernière n'est pas celle des libertés individuelles juxtaposées, mais celle d'une humanité qui, ayant sa réa-



« L'homme est aliéné dans la mesure où sa force de travail ne lui appartient plus » (Karl Marx)

liser son unité, maîtriserait de plus en plus l'univers, dans la mesure où elle consacrerait les richesses de la science et de la technique à une maîtrise plus grande de l'univers après avoir éliminé en particulier les guerres.

**Marx ne parle pas de libération.** Je ne crois pas qu'il ait tellement utilisé le terme, mais il est certain que c'est lui qui a introduit l'idée d'aliénation telle que nous l'entendons. Les successeurs de Marx, en particulier Lénine et Mao Tse-Toung utilisèrent, eux, souvent le terme de libération et en particulier Mao Tse-Toung pour désigner les guerres de libération des peuples colonisés. C'est peut-être cette acception du terme de libération qui est entrée d'abord dans l'usage courant en France sous l'occupation : la résistance a débouché sur la libération et on a vu dans les pays qui furent colonisés se développer des mouvements de libération politique, en Algérie : le F.L.N., au Viêt-Nam : le F.N.L. et le terme est actuellement abondamment utilisé en Amérique Latine pour désigner précisément des mouvements de libération des peuples qui veulent mettre fin à un régime qu'ils considèrent comme aliénant. Je ne ferai qu'une rapide allusion à la critique de Nietzsche et à celle de Freud, mais j'y suis obligé tout de même, vous me le pardonneriez car je ne vous pas comment nous pouvons manipuler ces idées si nous ne voyons, au moins brièvement, le sens qu'on leur donne autour de nous.

## NIETZSCHE ET FREUD

Nietzsche exalte Dionisos. Qu'est-ce que c'est que Dionisos ? C'est un dieu : le dieu de la musique, le dieu de la danse, de l'ivresse extatique, le dieu de l'être en sa profondeur, des forces instinctives, instinctuelles, celles de la

par Mgr MATAGRIN  
Evêque de Grenoble

vie obscure, le dieu de l'énergie universelle, de la violence. C'est donc l'exaltation, de la liberté comme puissance vitale, comme spontanéité créatrice, comme puissance de créativité contre le monde froid, dévitalisé, de la logique, de la raison, du droit, du dogme, de la morale, contre cette domination de toutes les institutions qui brime précisément cette puissance de créativité. Je crois que nous sommes très proches de beaucoup de jeunes à qui nous avons affaire et qu'à l'heure actuelle d'ailleurs, il y a une résurgence de Nietzsche plus évidente que, à l'heure actuelle, celles de Marx ou Freud. Ce qui est mis en question, c'est autre chose, c'est la prétention de la raison à être rai-

onale et que seule une révolution totale peut permettre à l'homme de se libérer d'une façon décisive. Vous me pardonnez cette incursion à la fois trop longue pour votre attention et trop courte pour le sujet dans la philosophie, mais il me semble important, quand nous utilisons des mots, de les resituer dans le contexte culturel et de voir quel sens on leur donne autour de nous.

## DE L'INDIVIDUEL AU COLLECTIF

Après m'être posé la question : « pourquoi utilises-tu ces mots ? » je me demandai dans une deuxième partie ce que signifient l'utilisation de ces termes, le passage d'un monde où l'on parlait surtout de liberté à un monde où l'on parle surtout de libération.

Il me semble d'abord que passer de la liberté à la libération, c'est passer de l'individuel au collectif. Quand on parle de liberté, on évoque d'avantage la liberté de chacun et je vous ai dit tout à l'heure qu'au centre de la conception de l'humanité libérale et des démocraties libérales, il y a l'individu raisonnable, qui est capable, qui est libre et dont on doit reconnaître les libertés. Je m'affirme comme liberté, je défends comme je le peux mon indépendance, je revendique comme un droit mes libertés, non seulement les miennes, mais celles de mon groupe de commerçants, par exemple. L'idéal, c'est de me réaliser moi-même, de devenir moi-même ce que je suis. C'est le commandement de la morale traditionnelle d'un point de vue individuel : deviens ce que tu es. Toi, qui es-tu ? Qu'es-tu appelé à devenir ? Et ta liberté t'est donnée pour devenir ce que tu es, pour réaliser, en fait, ce que tu es déjà en puissance.

Quand on parle de libération, on vise beaucoup plus les valeurs collectives : on ne se libère pas tout seul, mais avec l'autre, on vise la libération de tous par tous. Il ne s'agit pas simplement de se changer soi-même, mais on utilise les termes de « changer la société », ou de « changer la vie », qu'il s'agisse d'un changement radical de société ou qu'il s'agisse d'inventer une nouvelle société. Nous sentons de plus en plus que ce souci même est bien celui des hommes politiques des différents partis : ainsi la libération se présente d'avantage comme un effort collectif pour changer, pour transformer les structures politiques, économiques et sociales, pour permettre une plus grande liberté des personnes et des groupes.

Deuxièmement : passer de liberté à libération, c'est passer de l'absolu au relatif. La liberté appartient au domaine des principes, au domaine des idées. Mais, les uns et les autres, nous sommes conditionnés d'un point de vue psychologique, social, culturel, économique, politique, religieux : Nous ne sommes pas des esprits purs, des libertés sans conditions, mais des libertés en condition.

Alors, la libération se présente comme un effort à poursuivre pour réaliser les conditions historiques qui permettraient à chacun de se libérer à travers toute une série d'opérations partielles et provisoires. Parler de libération, ce n'est pas nier la liberté, c'est au contraire, croire que la liberté existe. Elle existe puisqu'il est possible de la conquérir, mais elle n'est pas toute faite, elle est à faire ; elle n'est pas donnée, elle est à conquérir ; elle est partiellement réalisée et existant comme de droit. Elle est à réaliser patiemment et progressivement et c'est ainsi qu'apparaît la signification de ce passage dont je vous

dis qu'il est un passage de l'individuel au collectif, de l'absolu au relatif. Il est un passage d'aujourd'hui à l'avenir.

Parler de libération implique un regard lucide sur notre situation actuelle pour y voir toutes les contraintes de divers ordres, internes et externes, qui peuvent peser sur nous. Parler de libération, implique que l'on s'efforce de tendre à une situation historique où l'aliénation serait supprimée, où la liberté serait. C'est mettre l'accent sur l'avenir, c'est mettre l'accent sur le futur, c'est donc éveiller dans le cœur des hommes l'espoir d'un monde meilleur, c'est engager des hommes dans un refus de ce qu'il y a d'« inacceptable aujourd'hui et dans une lutte pour rendre la terre plus habitable. On refuse le monde tel qu'il est et ensemble, on se met en marche pour faire un monde qui soit autre. On donne ainsi un sens à l'histoire que l'on vit et quand je dis que l'on veut un sens à l'histoire, cela veut dire qu'on lui donne :

— une direction vers une humanité plus libre.

— une signification, à savoir faire surgir précisément des individus plus libres.

Telle est, me semble-t-il, la triple signification de ce passage de l'utilisation actuelle du terme de liberté à l'utilisation habituelle du terme libération, en corrélation avec celui d'aliénation. Mais il me faut aller un peu plus loin pour bien percevoir quelle est la prise de conscience de l'homme moderne que traduit l'utilisation de ce terme de libération : il me semble qu'il s'agit de celle des conditions concrètes, réelles, de son existence historique. L'homme d'aujourd'hui prend conscience d'abord de son enracinement, du lien qui l'unit à l'univers et qui lie les hommes entre eux. L'homme moderne prend conscience de ses conditionnements, du fait qu'il est marqué en profondeur.

Chacun d'entre nous l'est par son terroir. A Grenoble, on m'a dit qu'on avait fait une thèse sur l'influence de l'électricité des montagnes sur le tempérament dauphinois. Il y a un enracinement de l'homme dans son terroir. Il y a un enracinement de l'homme dans son milieu social, par la manière de vivre, de se comporter, de se parler, de se présenter. Il y a un enracinement de l'homme dans la nation. Il y a un enracinement de l'homme dans l'époque que l'on vit.

Il me semble que parler de libération exprime que l'homme moderne est réaliste et qu'au lieu de se contenter d'affirmer des valeurs, il commence au point de départ par reconnaître ses conditionnements. Mais, en même temps, et d'une façon indissociable, parler de libération signifie que si nous prenons conscience que nous sommes conditionnés, nous prenons aussi conscience des possibilités que nous avons de transformer notre situation, de transformer l'univers au lieu de le subir, de maîtriser la vie et d'organiser la vie sociale. On passe ainsi, et c'est une révolution très importante, de la nature à la culture.

On passe du temps où l'homme se situait devant la terre, devant l'univers, devant la nature, comme devant un destin qui l'accablait ou un spectacle qu'il contemplait à un monde où il s'efforce de la transformer : c'est ce que l'on veut dire aujourd'hui quand on dit qu'on passe de la nature, l'univers subi comme un destin, comme un spectacle à la culture, l'univers construit par l'homme. De ce point de vue, il est certain qu'un mot de Marx au siècle dernier prend tout son sens.

— Le sport donne occasion de se connaître soi-même, de s'exprimer, de se dépasser. Il permet à l'homme de discipliner son action, d'améliorer son efficacité. Il le délivre de certaines servitudes de son corps et lui révèle ainsi une liberté trop souvent ignorée, la « liberté physique ».

(EXTRAIT DE L'ESSAI DE DOCTRINE DU SPORT, publié en 1965 par le Haut Comité des Sports)

# aliénation de l'homme

« Jusqu'ici, disait-il, les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde; à partir de maintenant, il s'agit de le transformer ». Je ne porte pas de jugement ici sur la transformation qu'il propose, je constate simplement que cela veut dire que l'on passe d'un temps où l'on se contente d'avoir des idées à un temps où l'on essaie d'agir, où l'on essaie de transformer.

## LUTTER

Or cette transformation se fait dans un combat, dans une lutte. Il y a une lutte entre l'homme et l'homme. Il y a une lutte entre l'homme et l'univers, que l'homme doit affronter mais dont il a besoin. De ce point de vue là, l'homme civilisé est beaucoup plus dépendant que le primitif. Quand il suffit d'une caverne pour se loger, d'une peau de bête pour se vêtir et d'une noix de coco pour se nourrir, on est beaucoup moins dépendant qu'aujourd'hui où, lorsqu'il y a une guerre, bien des choses sont arrêtées. Mais l'homme est ainsi engagé dans un combat avec l'univers pour lui arracher ce dont il a besoin pour vivre, pour se nourrir, pour se vêtir, pour se loger et l'univers fait peser sur l'homme des menaces; le danger des animaux, le danger des sécheresses, le danger des inondations, le danger des cataclysmes. Tout civilisé que nous sommes, nous sommes impuissants devant la sécheresse du Sahel!

Le paysan sait quelque chose de cette lutte qu'il faut mener contre l'univers, le mineur aussi, le sportif aussi car cela ne concerne pas seulement le travail, mais aussi le loisir, le sport. Lutter pour arriver à se dominer soi-même, à dominer le temps et à gagner un dixième de seconde, c'est toujours cette lutte, c'est toujours ce combat de l'homme contre l'univers. Or le corps résiste, nous le savons; nous connaissons sa lourdeur, la fatigue, le sommeil, et ceci dans le travail comme dans le sport et le loisir. Il y a une espèce de violence de l'univers à laquelle l'homme s'affronte et le signe le plus évident de cette violence, c'est ce qu'on appelle la mort; l'univers l'emporte radicalement sur la liberté. C'est ainsi que l'humanité est amenée à s'engager dans un combat contre la violence que fait peser sur elle l'univers.

Ainsi, la libération se présente

Mais l'expérience de l'histoire montre bien que dans ce combat contre la violence de l'univers où l'homme essaie de se libérer progressivement des contraintes que l'univers fait peser sur lui ou les autres; il faut ajouter qu'il y a une lutte entre l'homme et l'homme. Dans ce combat contre la violence, les hommes peuvent s'associer, collaborer. Ils peuvent aussi se haïr, se hâter, s'opposer, se jalouser, se déchirer, se combattre, c'est le cas en particulier dans les périodes de pénurie. Vous avez vu le cas troublant de ces « naufragés » qui ont survécu en mangeant ceux qui étaient morts... J'ai lu cette semaine le compte rendu d'un roman qui vient de paraître (je ne l'ai pas lu, mais j'ai lu le compte rendu); deux naufragés, un homme et une femme qui s'alimentent et qui ont dérivé, le crois, de la Côte d'Azur jusqu'à l'Espagne, ont finalement découvert en chacun d'eux le besoin de manger l'autre. Ces instincts, cette agressivité, cet égoïsme se réveillent.

Or les institutions, les institutions politiques, le droit des règles morales, représentent les moyens dont l'humanité s'est dotée pour se libérer de cette violence interne à elle-même. Mais il faut reconnaître que des institutions qui constituent, à un moment donné, un moyen de se libérer, deviennent elles-mêmes, à un autre moment, asservissantes et qu'on éprouve un besoin de s'en libérer; ainsi est instituée une mise en question permanente des institutions qui étaient au service de la liberté. Mais au terme de cette deuxième partie, peut-être que la libération nous apparaît davantage en ce qu'elle a d'essentiel; c'est l'ensemble des moyens par lesquels les hommes font face ensemble à la violence (la violence de l'univers ou la violence interne à l'humanité) et l'ensemble des moyens par lesquels ils instituent des règles de vie, des moyens de vivre qui leur permettent de dominer cette violence et d'instaurer peu à peu une histoire dans laquelle ils se libèrent progressivement.

Ce qui veut dire que la libération est une tâche quotidienne, universelle, en tous domaines. On ne peut pas y échapper, c'est une exigence de notre condition d'homme; affronter un combat avec l'univers, un combat avec l'homme et essayant avec les autres de maîtriser peu à peu l'univers, de se libérer de ses contraintes et de se libérer aussi de toutes

s'éclairer dans la contemplation de Jésus-Christ. Pour nous, le premier homme, ce n'est pas l'Adam dont on nous parle dans la Bible; le premier homme, l'homme pleinement accompli, c'est Jésus-Christ puisque l'homme a été créé en vue de Jésus-Christ, car il n'y a qu'un seul projet de Dieu, il n'y a qu'un seul dessein de Dieu qui a créé l'univers et l'humanité pour que les hommes deviennent fils dans celui qui de toute éternité est le fils. C'est dans la contemplation de Jésus-Christ que nous découvrons, non pas comme une théorie, mais réalisée ce qu'est l'homme en plénitude. De fils de Dieu, nous sommes appelés à devenir, nous, par la grâce, ce qu'il est lui de naissance et c'est dans la contemplation du Christ ressuscité, ayant pleinement conquis sa plénitude de vie et de liberté que

vient elle-même que dans la mesure où elle noue des relations avec les autres. La personne est une réalité non pas individualiste, mais collégiale. Ce n'est que dans la mesure où nous nouons des liens, depuis le couple jusqu'à la communauté humaine avec les autres, que nous nous réalisons comme personne sociale, à l'image de la Trinité.

Et enfin, dans la mesure où Dieu est amour et où il invite l'homme à communier à son amour, l'homme est plus fondamentalement que tout, lui qui est relation à lui-même, capable d'infirmité, qui est relation à l'univers qu'il peut transformer par son travail, transfigurer par l'art qui est relation aux autres. Dans la société, l'homme est relation à Dieu. « Tu nous as fait pour toi,

être Dieu. Et le Christ libère l'homme de ses limites dans la mesure où il nous permet de devenir Dieu, non pas en devenant Dieu par nous-même, mais en accueillant avec une âme de pauvre le don que Dieu nous fait de Lui devenir semblable. Il nous libère du péché dans la mesure où son Esprit nous rend capable de faire triompher toujours l'être sur l'avoir, le service sur l'égoïsme, le souci des autres sur l'individualisme.

Il libère l'homme non pas de la mort, puisque le Christ est mort, (et ressuscité...) mais de l'angoisse devant la mort, car la mort exclut le péché. Biologiquement, nous sommes limités, insérés, enracinés dans un monde limité, mais il nous préserve d'une mort qui n'a pas de sens, où l'on ne sait pas que derrière une porte, il y a quelqu'un, un Père qui attend, et qu'il y a l'addition, le face-à-face, la lumière... Le Christ nous libère de cette angoisse devant la mort et il nous libère dans sa résurrection. Il est le premier né d'entre les morts et nous savons que s'il fut ce que nous sommes, mortel, condamné à la mort, nous serons ce qu'il est, vainqueur de la mort, vivant de la plénitude de la vie et de la liberté. Voilà les deux données essentielles qui nous permettent maintenant de préciser 3 ou 4 points qui me paraissent importants en ce qui concerne notre réflexion sur la libération.

D'abord; par cette tâche de libération que l'homme entreprend dans l'histoire, il devient peu à peu créateur à l'image de Dieu. C'est cela le sens de cette libération. C'est par la création, par ces tâches de libération que peu à peu nous devenons créateurs à l'image de Dieu. Et pour cela, il faut nous libérer d'une fausse idée de la création, parce que quand je parle de création, je suis persuadé qu'un certain nombre d'entre vous s'imaginent que j'évoque le temps où, au début, il n'y avait rien, et puis un beau jour, il y a eu, Dieu a créé l'univers et puis il a lancé l'univers dans l'histoire, dans le temps. Or la création dont je parle n'est absolument pas le commencement, n'est absolument pas une fabrication par Dieu de l'univers.



Libération, un terme très employé, souvent inexactement, en Amérique du Sud... Mais l'espoir brillera toujours dans les yeux d'enfant, Brille-t-il aussi dans les nôtres ?

nous découvrons ce que nous sommes appelés à devenir.

dit Saint Augustin, et notre cœur est inquiet quand il ne repose pas en toi ».

## LA RUPTURE

La signification dernière de notre liberté, c'est de pouvoir dire oui à l'appel que Dieu nous lance de lui devenir semblable. Voilà l'homme créé à l'image de Dieu; cette image de Dieu est défigurée par le péché. Le péché, qui est rupture d'harmonie avec Dieu, entraîne une rupture d'harmonie dans l'humanité tout entière, une rupture d'harmonie en nous. La chair (non pas au sens où je l'ai utilisé tout à l'heure mais au sens biblique du terme, l'appétit de jouissances ou de domination) l'emporte sur l'esprit. « Je ne fais pas le bien que je veux et je ne fais pas le mal que je ne veux pas, malheureux homme que je suis » dit Saint Paul. Rupture à l'intérieur de nous-même, rupture de l'harmonie au sein du couple, au sein de la famille, entre les milieux sociaux, entre les nations, rupture de l'harmonie entre l'homme et l'univers où l'homme ne voit pas le sens du combat qu'il mène, parce qu'il a l'impression d'être totalement dominé par cet univers qui, au jour, l'écrase, en particulier au moment de la mort.

Ainsi, cette image de Dieu, l'homme, est défigurée par le péché, mais restaurée en Jésus-Christ, Jésus-Christ qui est l'image de Dieu invisible, l'image du Père, qui nous révèle que Dieu est esprit, que Dieu est créateur, que Dieu est amour, que Dieu est Trinité. Le Christ nous révèle que nous sommes faits pour devenir Christ, par adoption en lui qui est le Christ. Il révèle ce qu'est l'homme, sa grandeur, sa dignité et en même temps, sa misère de pécheur, mais il affirme et il témoigne que l'homme est sauvé.

Il est sauvé du péché, il est sauvé d'abord de ses limites, car l'homme explose dans un univers qui est créé pour lui puisque créé à l'image de Dieu, il est fait pour



En 1972 déjà, la table ronde du Congrès, prenant la suite de celle de 1960, avait insisté sur la notion d'aliénation de sportif de haute compétition...

d'abord comme une tâche humaine, quotidienne, dans tous les domaines de l'existence, du travail comme du loisir, comme de la vie morale, personnelle, conjugale ou familiale, car dans ce combat l'individu n'est pas isolé; il s'associe aux autres, et cette nécessité de lutter contre la violence de l'univers est peut-être l'une des sources de la vie sociale. La division du travail est un moyen pour mieux lutter contre l'univers. Qu'est-ce que l'éducation, sinon la transmission aux générations qui viennent des techniques ou des savoirs qui leur permettront d'être mieux armés ? Qu'est-ce que l'organisation politique et sociale sinon une entreprise de service, une lutte de tous contre la famine, contre les maladies, contre le risque de la mort ?

les contraintes que la violence introduit entre les êtres.

## A LA LUMIERE DE LA FOI

J'ai annoncé que j'essayerais dans cette dernière partie de projeter sur ce que je viens de dire la lumière de la foi. Le Concile nous dit que la foi éclaire toute chose d'une lumière nouvelle pour nous faire connaître la vocation intégrale de l'homme. Au départ, je voudrais dire deux choses: la première c'est que pour nous, la première c'est d'abord Jésus-Christ. La foi, ce n'est pas une théorie, c'est un fait. Pour nous, le christianisme, c'est d'abord quelqu'un: Jésus-Christ de Nazareth, vrai homme et vrai Dieu, et pour nous tout

Parce qu'il est créé à l'image du Dieu créateur, l'homme est créateur. Parce qu'il est créé à l'image du Dieu qui est Trinité, Père et Fils dans l'unité de l'esprit, l'homme est un être social. Nous avons besoin, peut-être, de réfléchir un peu à cela, surtout dans la mesure où on a été marqué par une conception très individualiste de l'homme. Chacun de nous est, en quelque sorte, un individu tout constitué qui, s'il est heureux de l'être, noue des liens avec les autres. Ce n'est pas la conception chrétienne de l'homme.

Si le père n'est père que dans la mesure où il est relation à son fils, et le fils que dans la mesure où il est relation à son père, l'homme, la personne humaine ne de-

# Libération et aliénation de l'homme

(Suite de la page 7)

Deuxième réflexion: il est certain, après tout ce que je viens de dire, que la libération totale, c'est le salut en Jésus-Christ. Tout a été créé par Lui, pour Lui et en Lui, et la création ne trouve son achèvement qu'en Lui. L'expérience de l'humanité tout entière montre qu'il y a dans l'homme quelque chose qui passe l'homme. Parce que créé à l'image de Dieu, l'homme découvre en lui un creux qui aspire à la plénitude et la libère.

En définitive, c'est cette puissance qui fait que, après nous avoir amenés à nous libérer et à nous réaliser dans le domaine de l'amour, de la vie de famille, du loisir, de la culture, de l'art, de la science, de la vie politique, nous demeurons insatisfaits parce qu'il y a en nous besoin de plus. Or, la signification de ce plus et la signification de la liberté nous sont dévoilées par le Christ. Et seul Dieu peut répondre à ce désir d'avenir, à ce besoin d'absolu qui est en nous.

Mais comprenons bien: il n'est absolument pas question de devenir Dieu par nous-même. Maltraiter l'univers, battre des records, créer des œuvres d'art, améliorer les structures politiques, économiques et sociales, tout cela n'est encore que de l'humain et il y a en nous besoin de plus. Or, seul est divin ce qui vient de Dieu. Nul n'entre dans le royaume, si ce n'est par l'Eau et le Saint-Esprit, et ce don qui nous rend semblable à Dieu, il nous faut l'accueillir avec une âme de pauvre et un cœur d'enfant. Voilà pourquoi le salut chrétien est offert à tous, à la différence du salut aristocratique par la philosophie ou par la culture.

Le salut chrétien est offert à tous: aux enfants (c'est pourquoi on baptise les petits enfants) aux débilés... Rien n'est plus pénible pour un évêque, et Mgr Arton ne me démentira pas, que de confirmer des débilés. Mais nous affirmons la transcendance du salut qui vient de Dieu et qui est offert à tous. Il est offert aux pauvres, à tous les pauvres, ceux qui sont encore aliénés d'un point de vue économique et social... il y a des pauvres qui sont aliénés de ce point de vue là et qui sont capables de vivre en hommes libres parce que sa sachant aimés de Dieu. Ce salut est donc offert à tous les pécheurs. Il suffit de regarder le Christ pour savoir que l'on est déjà pardonné. Ce salut, donc, qui nous est offert, il s'agit de l'accueillir avec une âme de pauvre.

## LE CIEL ET LA TERRE

Troisièmement, vous me direz: mais quel lien y a-t-il entre le salut, ce salut total, plénier, en Jésus-Christ qui nous rend semblables à Dieu et qu'il suffit d'accueillir, et toutes les tâches humaines de libération?

Il y a deux erreurs à éviter: la première c'est de les séparer, la deuxième, c'est de les confondre. Certains disent: «**Bien: l'homme peut faire ce qu'il peut dans l'histoire pour se libérer; peu importe, ce qui compte, c'est le ciel**» ; d'autres disent: «**Le seul salut pour l'homme c'est de se libérer sur cette terre**». Les deux sont des positions erronées. Il nous faut affirmer en même temps qu'il y a un lien puisque nous n'avons qu'une seule vie, qu'un seul destin, c'est de rencontrer Dieu en Jésus-Christ. Mais nous le vivons à travers notre condition d'homme. C'est à travers nos tâches humaines, dans tous les domaines, que nous avons à rencontrer Dieu et que nous avons à être fidèles à Lui.

Et si nous n'allons pas rencontrer Dieu, si nous n'avons pas reconnu Dieu en Jésus-Christ, c'est à travers notre fidélité à sortir de notre égocentrisme et à lutter pour libérer tous les hommes nos frères (et d'abord les plus pauvres) que nous serons jugés par Dieu. «**Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait. J'avais faim et vous m'avez nourri; même si vous ne vous en êtes pas rendus compte, c'est à moi que vous l'avez fait**». Il faut unir libéra-

tion humaine et salut en Jésus-Christ puisque nous n'avons qu'un seul destin, et c'est dans notre vie qu'il s'agit d'entendre l'appel de Dieu et d'y répondre, mais aussi les distinguer puisque jamais, par son effort individuel ou collectif, l'homme ne réussira à se diviser.

Il peut, certes, faire du divinisable: c'est cela, au fond, l'objectif de toutes les tâches humaines de libération dans tous les domaines, faire de l'humain, rendre les hommes plus libres, plus fraternels. C'est faire du divinisable. Mais, pour être divinisé, il faut recevoir, avec une âme de pauvre, le don qui nous rend semblable à Dieu: ni séparation, ni confusion, Teilhard de Chardin, un jour, disait: il y a trois formules qu'on peut utiliser. Il y a celle de ceux qui disent: «**Attendons que le Christ revienne puisque le royaume essentiel est pour demain**». C'est se séparer complètement. Il y a une autre: «**Bâtissons la terre**» ou «**Libérons les hommes**». Teilhard de Chardin disait: ni l'une ni l'autre formule ne sont acceptables. Il proposait une formule mais qui n'est pas acceptée par tous: «**Pour hâter le retour du Christ, libérons les hommes**». Certains n'acceptent pas cette formulation mais disent: «**Libérons les hommes et le Christ reviendra**». Il y a une troisième: «**Bâtissons la terre**» ou «**Libérons les hommes**». Ce que je voulais simplement dire ici, c'est qu'il nous faut, en ces domaines comme dans tous les autres, unir ces tâches humaines de libération avec le salut en Jésus-Christ, sans les confondre, et les distinguer sans les séparer.

Quatrièmement: cette tâche de libération est une tâche difficile, il faut bien le reconnaître. J'en ai parlé tout à l'heure en me plaçant sur un plan philosophique, je voudrais très rapidement l'évoquer en me plaçant sur un plan théologique: c'est le problème du péché. C'est difficile, parce que l'homme est conditionné, enraciné dans l'univers, dépendant de son être charnel, dépendant de son sexe, dépendant de l'univers, dépendant de la société. Non seulement l'homme est dépendant, mais il est captif, parce qu'il y a dans son cœur, dans l'humanité telle qu'elle est, c'est-à-dire pécheuse, cette espèce de **casque** natif que nous appelons le péché originel et qui fait que d'abord l'homme ne sait plus ce qu'il est. Le péché originel se traduit par un certain obscurisme de l'intelligence de l'homme qui ne sait plus ce qu'il est, et c'est pourquoi se multiplient les idéologies.

## C'EST POSSIBLE

Les idéologies sont des reconstructions partielles de l'homme. C'est prendre une des dimensions de l'homme et rebâtir l'homme tout entier à partir de cette dimension: le libéralisme à partir de la liberté, le socialisme à partir de la société, le collectivisme à partir de la collectivité, le nationalisme à partir de la nation, le familialisme à partir de la famille, etc. Il y a une reconstitution de l'humanité tout entière à partir d'un point de vue et l'homme oublie ce qu'il est dans la totalité de son être tel que Dieu l'a créé, dans la totalité de ses relations dont je parlais tout à l'heure. Et non seulement l'homme perd de vue ce qu'il est, mais il n'arrive pas à réaliser ce qu'il perçoit parce qu'il est victime de ce que Saint Paul appelait la convoitise, ce désir invétéré de l'avoir, de l'argent, de la richesse ou du rapport.

Ce désir invétéré du prestige, de la réputation, devenir une vedette, que l'on parle de vous, provoque le désir invétéré de la puissance et de la domination; c'est ainsi que les relations entre les hommes sont perverties par le péché. Je dis donc que cette libération est une tâche nécessaire à cause du péché qui se traduit par des mentalités, des comportements, des structures, des idéologies qui empêchent l'homme de découvrir ce qu'il est dans la réalité.

Cinquièmement, je dis que cette libération est possible. Le Chrétien sait que cette libération est possible dans la mesure où il sait qu'elle sera toujours limitée ici-bas. C'est pourquoi, toutes les fois qu'une doctrine politique, économique et sociale, toutes les fois qu'une idéologie prétendra instaurer sur cette terre une libération

totale, décisive, de toutes les aliénations, le Chrétien demeurera critique.

Il critiquera le capitalisme et le collectivisme. Il critiquera tous les régimes, toutes les institutions, toutes les idéologies qui prétendraient accomplir l'homme pleinement sur cette terre, car il sait que, seul, Dieu accomplit l'homme. Dans la mesure où le chrétien a ce réalisme, il sait que des libérations partielles et provisoires sont possibles.

Le chrétien sait aussi que le Saint-Esprit travaille le cœur de tous les hommes, et il aperçoit à travers les courants de libération une action de l'Esprit. Il ne se hâtera pas toujours d'identifier tout courant ou tout acte de libération à une action de l'Esprit, mais il sait que le Saint-Esprit est à l'œuvre dans le cœur des hommes dans la mesure où il amène ces derniers à prendre conscience de leur dignité, de leur liberté, de

leur fraternité et qu'il les y entraîne dans des courants de promotion collective (travailleurs du monde ouvrier ou de l'agriculture, promotion de la femme, promotion des jeunes ou des jeunes nations, etc.)

Il sait qu'il y a là une action mystérieuse de l'Esprit qui rejoint le dessein de Dieu: que les hommes qui le reconnaissent comme Père se traitent comme des frères. Le Chrétien sait enfin que l'Esprit Saint est donné et qu'il y a dans l'histoire non seulement la violence, non seulement la lutte, non seulement la guerre, mais cette puissance qui amène les hommes à se reconnaître, à se respecter, à se reconnaître comme des frères, à se pardonner.

Le chrétien, c'est celui qui sait qu'existe la puissance de réconciliation qui apparaît parfois dans l'histoire et que l'homme devrait toujours être capable, même s'il y a des affrontements, d'arriver, non pas simplement à des armis-

tices qui seraient des intervalles entre deux explosions de violence, mais à des approximations de la paix.

Je conclus. En face de ces tâches de libération qui entraînent nos contemporains, à la lumière de la foi, nous pouvons dire que notre attitude à nous, chrétiens, est l'optimisme: un optimisme tragique parce que nous savons que l'humanité est travaillée par le péché et que la violence y règne, mais un optimisme parce que nous savons que la où le péché abonde, la grâce surabonde. Nous sommes tous sauvés par le Christ et son pardon nous est déjà donné. Nous savons que là où la violence abonde, la puissance de réconciliation peut surabonder. Nous savons que là où la servitude, l'esclavage, les aliénations abondent, la puissance de libération qui est en l'homme, créé à l'image de Dieu et sauvé en Jésus-Christ, surabonde. Tel est le témoignage que nous devons apporter: il s'appelle l'Espérance.